

Raphaële Mouren  
Université de Lyon-enssib  
Centre Guillaume Budé, EA

## Anthropologie de l'auteur de la première modernité réflexions historiographiques et méthodologiques sur les éditions savantes

*Cinquante ans d'histoire du livre*  
*De L'apparition du livre (1958) à 2008 : bilan et perspectives d'une discipline scientifique*

Colloque international, 11-13 décembre 2008, organisé par l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (Centre Gabriel Naudé), avec le concours de l'École pratique des hautes études et de la bibliothèque municipale de Lyon. Responsables scientifiques : Frédéric Barbier et Dominique Varry.

A paraître, un jour peut-être, aux presses de l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (Villeurbanne)

Le titre de cette communication, commande des organisateurs du colloque organisé par l'enssib en 2008 pour célébrer les cinquante ans de la parution de *L'Apparition du livre* de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, demande de s'arrêter sur les questions d'école historique. J'ai été formée à l'étude de la littérature antique à l'université, puis aux sciences auxiliaires de l'histoire à l'École des chartes, formée au séminaire du lundi après-midi de l'École pratique des hautes études, celui où, à la chaire de philologie grecque d'Alphonse Dain, Jean Irigoien initiait l'auditoire à l'étude historique des manuscrits grecs et byzantins, à la paléographie, à la codicologie, mais aussi à l'histoire des bibliothèques et des collections et à l'étude des éditions anciennes des auteurs grecs.

Le type d'approche que sous-tend un tel titre est donc assez éloigné de la formation que j'ai suivie. Je ne suivrai donc que partiellement la route de Frédéric Barbier, dans ses travaux récents comme son article sur « Gutenberg et la naissance de l'auteur », paru dans le *Gutenberg Jahrbuch* cinquante ans exactement après la sortie de *L'Apparition du livre*<sup>1</sup>, dans son séminaire du lundi après-midi à l'École pratique des hautes études à la chaire d'histoire et civilisation du livre qui fut celle d'Henri-Jean Martin ou encore dans son livre récent sur *L'Europe de Gutenberg* publié en 2006<sup>2</sup>.

La spécificité des livres dont j'étudie le contenu, de leur conception, de leurs modes et modalités de fabrication, est pour bonne part la raison de ces différences. Le domaine d'étude qui est le mien, et dans le cadre duquel l'histoire du livre joue un rôle central, est celui de l'histoire de la philologie : l'histoire de l'étude des textes – spécialement de la littérature antique – et l'histoire de l'établissement des textes en vue

<sup>1</sup> Frédéric Barbier, « Gutenberg et la naissance de l'auteur », *Gutenberg Jahrbuch*, 83, 2008, p. 109-127. Cet article est la version écrite de la conférence qui a introduit le séminaire « Auteur, éditeur, traducteur, collaborateur... Qui écrit ? » en 2007.

<sup>2</sup> Frédéric Barbier, *L'Europe de Gutenberg : le livre et l'invention de la modernité occidentale (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Belin, 2006 (Histoire et société).

<sup>3</sup> Frédéric Barbier, *L'Europe de Gutenberg : le livre et l'invention de la modernité occidentale (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Belin, 2006 (Histoire et société).

de leur édition (ce que l'on appelle l'édition scientifique) au XVI<sup>e</sup> siècle, à partir de 1530 environ, moment où, avec retard par rapport à l'invention de l'imprimerie au milieu du siècle précédent, commencent à se moderniser les méthodes d'établissement des textes. Si les discussions animées entre philologues pour savoir s'il fallait préférer la « *correctio ope ingenii* » ou la « *correctio ope codicis* » sont déjà bien présentes à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, c'est plus tard, comme a pu le montrer Edward J. Kenney, que la révolution (s'il s'agit bien d'une révolution) atteint les méthodes d'édition des textes<sup>3</sup>.

Les humanistes, qu'ils écrivent des études historiques ou littéraires sur l'Antiquité, ou que, bien plus souvent, ils s'attachent plus modestement à mettre au jour les textes d'autres auteurs, sont donc sans doute davantage les acteurs du livre que ses auteurs, pour reprendre le titre d'un séminaire mené récemment au sein du groupe de recherche « Livre : Création, Culture et Société » du Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines (Université de Versailles-Saint-Quentin), qui regroupe des chercheurs de plusieurs disciplines ; nous nous poserons la question des acteurs de ces livres, et de leur typologie, et je rejoindrai dans ce domaine les recherches de Frédéric Barbier.

Ces recherches demandent donc une double compétence, qui s'acquiert, il faut bien le reconnaître, plus facilement dans un sens que dans l'autre. Il est donc souvent parcouru par des littéraires et des philologues, par des spécialistes de la littérature antique, latine ou grecque, ou du début de l'époque moderne, qui doivent, bien souvent, se poser beaucoup de questions sur leur source, le livre imprimé, pour pouvoir l'étudier. Le domaine de l'édition savante est en effet très proche, par bien des côtés, de celui de l'histoire des littératures vernaculaires et de leur édition. De la même manière, il est fréquent que les spécialistes de paléographie, d'étude des écritures anciennes, qui comprend généralement la codicologie, équivalent de la bibliographie matérielle pour le livre manuscrit, englobent le livre dans leurs travaux d'étude du livre imprimé, réunissant souvent le contenu et le medium comme le faisait Jean Irigoin lui-même.

Toutefois, cette approche de la discipline n'est pas facile, pour des chercheurs arrivant d'autres domaines, et il est regrettable que les littéraires reçoivent une formation en histoire du livre qui reste lacunaire, pour ne pas dire inexistante. Le modèle de l'autodidacte, ou de l'étudiant apprenant de son directeur de mémoire une légère base qu'il devra approfondir, reste le plus répandu. Et il est particulièrement attristant d'entendre des spécialistes de littérature, dont l'étude de la production imprimée en lien avec leur domaine apporte de brillants résultats, confesser avoir compris les mystères de la réclame ou certaines étapes de la fabrication d'un livre après quinze ans de recherches, à l'occasion d'une discussion avec un bibliothécaire lors de visites dans les fonds anciens.

Si les littéraires ont intégré, pour certains depuis fort longtemps, l'histoire du livre dans leurs recherches, l'histoire du livre elle-même intègre désormais, en France, l'histoire de la littérature et de la philologie dans ses propres perspectives de recher-

<sup>3</sup> Edward John Kenney, *Testo e metodo : aspetti dell'edizione dei classici latini e greci nell'età del libro a stampa*, trad. Aldo Lunelli, Rome, Gruppo editoriale internazionale, 1995. Traduction de : *The classical text : aspects of editing in the age of the printed book*, Berkeley-Los Angeles-Londres, University of California Press, 1974 (Sather Classical Lectures, 44).

che, comme le montre bien le récent numéro de la revue annuelle *Histoire et civilisation du livre* consacré aux langages du livre, coordonné par Frédéric Barbier, qui laisse la part belle aux travaux des littéraires<sup>4</sup>.

\* \*

\*

Il s'agit donc d'étudier l'histoire du livre savant au XVI<sup>e</sup> siècle, en s'attachant tout autant à l'étude des contenus qu'à celle de leurs conditions et leur modalités de fabrication, car les deux sont indissociables. Cela recouvre un grand nombre de domaines, questions techniques et scientifiques, question de choix... mais aussi question de réseau : il est nécessaire, entre autres choses, d'identifier les réseaux de relations épistolaires, les réseaux de pouvoir, qui souvent permettent de comprendre l'existence même d'un livre ou ses conditions de fabrication. Et l'étude de cette histoire du livre savant, qui revient à étudier l'humaniste au travail pendant cette période, nous permet tout spécialement de voir la République des lettres à l'œuvre.

### Pourquoi faire un livre

Les conditions et modalités de fabrication sont de plusieurs ordres. D'ordre intellectuel et scientifique d'abord : il convient, pour les étudier, de replacer le livre dans son contexte, d'identifier les raisons de son existence. Pourquoi rééditer encore la *Poétique* d'Aristote en 1560 ? Du point de vue de l'éditeur scientifique, on voit généralement exprimée dans les épîtres dédicatoires l'idée de l'utilité d'une nouvelle édition, qui sera meilleure, plus conforme au texte d'origine, qui sera accompagnée d'une traduction et d'un commentaire très utiles... Ou bien on annonce la découverte d'un nouveau manuscrit qui semble important.

En 1547, dans l'épître dédicatoire de la *Rhétorique* d'Aristote, l'humaniste florentin Piero Vettori, encensant d'abord le destinataire de la lettre et de l'ouvrage, le duc de Florence Côme I<sup>er</sup> de Médicis, s'adresse ensuite à lui-même des louanges<sup>5</sup>. À plusieurs reprises, dans ses éditions, il met en avant l'importance du travail qu'il a fourni pour offrir le texte présenté à son lecteur : dans son premier travail d'édition, les œuvres de Cicéron en 1536, mais aussi dans celle d'Eschyle, où, s'il reconnaît que d'autres avant lui se sont essayés à éditer le tragique grec, il laisse modestement son lecteur choisir entre les éditeurs<sup>6</sup>. Rééditant la correspondance de Cicéron, en 1558, il commença ainsi l'épître au lecteur :

<sup>4</sup> *Les langues imprimées (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, dir. Frédéric Barbier, *Histoire et civilisation du livre*, 4, 2008, p. 9-279.

<sup>5</sup> *Petri Victorii commentarii in tres libros Aristotelis de arte dicendi. Positis ante singulas declarationes Graecis uerbis auctoris*, Florentiae, In officina Bernardi Iunctae, 1548, 2<sup>o</sup>.

<sup>6</sup> « *Docti postea uiri uidebunt quae potissimum e multis editio anteponenda sit* » : Épître au lecteur, ΑΙΣΧΥΛΟΥ ΤΡΑΓΩΔΙΑΙ Ζ, Προμηθεὺς δεσμώτης, Ἐπιτὰ ἐπὶ Θήβαις, Πέρσαι, Ἀγαμέμνων, Χοηφόροι, Εὐμενίδες, Ἰκέτιδες, ΣΧΟΛΙΑ εἰς τὰς αὐτὰς τραγωδίας, *Aeschyli tragoediae VII, quae cum omnes multo quam antea castigatiores eduntur, tum vero una, quae mutila et decurtata prius erat, integra nunc profertur, scholia in easdem, plurimis in locis locupletata, et in pene infinitis emendata, Petri Victorii cura et diligentia*, [Genève], ex officina Henrici Stephani, 1557, 4<sup>o</sup>.

Quel soin et quel sérieux j'ai mis autrefois à corriger ce volume de lettres, et combien de nombreuses et grosses taches j'y ai enlevé à l'aide d'un ancien manuscrit, je pense que le savent sans conteste tous ceux qui peuvent juger de ces choses, et que l'envie n'arrête pas<sup>7</sup>.

Pour vérifier ces affirmations, il faut établir l'apparat critique de l'édition en question, en identifiant les manuscrits utilisés et en étudiant de près la manière dont ils l'ont été : le travail a-t-il été mené à partir d'un texte de référence amendé ? Si oui, comment a-t-il été choisi, s'il s'agit d'un manuscrit ? Parce qu'il était le plus ancien, le plus complet, parce qu'il semblait transmettre un texte moins fautif, parce qu'il était disponible ? S'il s'agit d'un imprimé, généralement la commodité prévaut : le texte de base a fort probablement été un exemplaire disponible dans cette ville à ce moment-là, soit chez l'humaniste lui-même, soit chez les libraires. Mais avec l'évolution des techniques d'édition et de la philologie, les humanistes se mettent à chercher les éditions précédentes considérées comme importantes, ou bien, dans le cas d'un texte peu édité, toutes les éditions existantes. Pour les meilleurs d'entre eux, ou les plus soigneux, la collation des éditions complète celle des manuscrits ; pour les moins bons, elle la remplace.

Le discours de l'auteur sur lui-même nous permet-il de répondre à la question « pourquoi faire un livre » ? Le discours de l'auteur sur son travail, et sur l'intérêt de celui-ci, est de deux sortes dans le domaine spécifique qui nous occupe ici. L'intérêt scientifique tout d'abord. Véritable leitmotiv de l'épître dédicatoire, qu'elle soit adressée à un puissant, à un ami, au lecteur, aux concitoyens étudiant le latin ou le grec, l'explication de la valeur immense de cette nouvelle édition, forcément nécessitée par le travail des prédécesseurs (forcément médiocre et même mauvais, ayant eu pour résultat l'édition de textes emplis de fautes et d'erreurs) ; l'édition présentée, enfin, sort l'œuvre des ténèbres et permet, pour la première fois, de lire cette dernière correctement. Ce discours est si banal qu'il ne fait peur à personne : un jeune humaniste, qui n'a pas encore trente ans, n'hésite pas à l'écrire en introduction à son édition de Cicéron, qui vient après d'autres éditions d'humanistes prestigieux et réputés à son époque<sup>8</sup>.

Le choix d'éditer un livre peut être expliqué par des motifs politiques, liés à la stratégie d'un prince, mais aussi aux intérêts de la République des Lettres. Une des raisons les plus fréquemment mises en avant en effet est l'utilité commune. Le bien commun, l'utilité publique demandent de publier les textes de l'Antiquité encore inédits pour les rendre disponibles aux érudits désireux de les lire. Pour Piero Vettori comme pour nombre d'autres humanistes, éditer des textes cachés dans des manuscrits, c'est œuvrer pour le bien commun, tout autant que réunir dans des bibliothèques les manuscrits éparpillés. Les hommes qui, dans l'Antiquité, ont réuni les

<sup>7</sup> « *Quantum studium fideque olim in hoc epistolarum uolumine emendando adhibuerim, quotque et quantas maculas hinc deleuerim auxilio ueteris exemplaris, facile arbitror cognouisse omnes, qui de his rebus iudicare possunt, et nullo liuore impediuntur* » : épître au lecteur, *M. Tullii Ciceronis epistolæ, uocatæ familiares. Scholiæ, quibus quid quid in ipsis maioris momenti modo variatum est, sedulo confirmatur*, Florentiæ, Laurentius Torrentinus excudebat, 1558, 8°.

<sup>8</sup> *M. Tullii Ciceronis opera, omnium quæ hactenus excusa sunt, castigatissima nunc primum in lucem edita*, Venetiis, in officina Lucæ Antonii Iuntæ, 1537, 2°, 4 vol.

livres dans des bibliothèques, ont reçu les louanges de tous. Ceux qui, à son époque, les éditent, œuvrent pour la commodité des érudits<sup>9</sup>. En 1575, pour expliquer son travail en cours, la préparation de l'édition des vies d'Isée et Dinarque de Denys d'Halicarnasse à partir de l'unique manuscrits subsistant, il invoque l'« *utile comune* »<sup>10</sup>.

Cette utilité commune est une motivation centrale dans les éditions érudites. Elle n'est pas uniquement celle de l'auteur, mais aussi celle du propriétaire d'un manuscrit qui le prête à l'humaniste pour l'aider à préparer son livre, ainsi que du mécène qui finance l'édition d'un livre, d'un ensemble de livres, voire même une imprimerie tout entière. Elle est rappelée par l'auteur lorsque dans ses lettres, il cherche à se faire aider par le prêt d'un manuscrit ; elle est présente dans les épîtres dédicatoires, pour remercier le dédicataire, ou bien dans l'épître au lecteur pour expliquer pourquoi l'humaniste a choisi non seulement d'éditer Démétrios de Phalère, qui plus est pour la troisième fois en vingt ans, mais aussi de l'accompagner d'une traduction latine<sup>11</sup>. Elle est, enfin, dans des cas exceptionnels, indiquée en page de titre, au détriment s'il le faut du nom de l'éditeur scientifique, comme c'est le cas sur la page de titre, exceptionnelle à plusieurs titres, de l'édition florentine de Porphyre de 1548 : elle porte en effet une gravure représentant l'entrée d'une bibliothèque, au fronton de laquelle s'affiche l'inscription : « *publicæ utilitati* »<sup>12</sup>.

Πορφυρίου φιλοσόφου, περὶ ἀπωκῆς ἐμψύχων βιβλία τέσσαρα. τοῦ αὐτοῦ τῶν πρὸς τὰ νοητὰ ἀφορμῶν. Μιχαὴλ Ἐφεσίου

<sup>9</sup> « *Laudati merito ab omnibus semper fuere, qui copiosas bibliothecas construxerunt, ac magnum numerum optimorum librorum sub unum tectum contulerunt (...). Et tamen, qui huic rei studuerunt, hominibus tantum, qui illic uiuerent, profuerunt, sed ne iis quidem plenam, atque integram utilitatem attulerunt : neque enim commode semper possunt eruditi, suisque studiis apte, custoditos in illis, libros tractare : qui autem formis imprimendos fideliter curant, in tot quasi orbe terrarum bibliothecam struunt, ac multo magis commoditatibus studiosorum seruiunt : paruo enim aere illos parare, diligenter emendatos, & usibus ipsorum accomodatos queunt* » : Piero Vettori à Côme l<sup>er</sup>, Florence, 13 septembre 1547, épître dédicatoire de *Petri Victorii commentarii in tres libros Aristotelis de arte dicendi. Positis ante singulas declarationes Graecis uerbis auctoris*, Florentiae, In officina Bernardi Iunctae, 1548.

<sup>10</sup> Piero Vettori à Guglielmo Sirleto, Florence, 19 décembre 1575, biblioteca apostolica Vaticana, *Vat. Lat.* 6192, f. 440-441, éd. *Raccolta di prose fiorentine, parte quarta, volume quarto, contenente lettere*, Florence, nella stamperia granducale per li Tartini, e Franchi, 1745, lettre 19. Vettori utilise pour la vie de Dinarque le seul manuscrit conservant le texte, Biblioteca Medicea laurenziana, *Laur.* 59, 15, f. 92-104. Le livre, qui n'est pourtant pas très épais, paraît six ans plus tard à Lyon : ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ἈΛΙΚΑΡΝΑΣΣΕΩΣ Ἰσοῖου καὶ Δείναρχος, *Vitæ Isæi & Dinarchi, magnorum Græciæ oratorum, a Dionysio Halicarnasseo scriptæ : quæ nunc primum studio ac diligentia P. Victorii in lucem produnt, ex uetustissima & optima Medicea bibliotheca*, Lugduni, apud Io. Tornæsium, Typogr. regium, 1581, 4°, 37 f.

<sup>11</sup> *Petri Victorii commentari in librum Demetrii Phalerei de elocutione, positus ante singulas declarationes Graecis uocibus auctoris : iisdemque ad uerbum Latine expressis. Additus est rerum et uerborum memorabilium index copiosus*, Florentiae, In officina Iuntarum, Bernardi f., 1562, 2°. Piero Vettori, lettre au lecteur : « *Custodiu autem hic quoque, non tam iudicium meum sequutus, quam uoluntatem aliorum, quod in altero illo labore meo in librum primum Aristotelis περὶ ποιητικῆς seruaui, ut sententias cunctas auctoris Latine exprimerem, quo facilius illæ ab iis etiam qui Græcam linguam non didicere, percipi ac cognosci possent. qua etiam in re eadem simplicitate animi, quam illic adhibui, usus sum : nec tam elegantiam collocationemque uerborum aptam, quam ueritatem fidelitatemque sententiarum spectauit* ».

<sup>12</sup> Voir sur ce frontispice gravé spécialement Rick Scorza, « *Imprese and Medals : Invenzioni all'antica* by Vincenzo Borghini », *The Medal*, 13, 1988, p. 18-32 ; *id.*, « Vincenzo Borghini and the impresa », *Journal of the Warburg and Courtauld Institute*, 52, 1989, p. 85-110.

*σχόλια εἰς τέσσαρα τοῦ Ἀριστοτέλους περὶ Ζώων μορίων.  
Porphirii Philosophi De non  
necandis ad epulandum animantibus libri IIII.  
Eiusdem, selectæ breuesque sententiæ ducentes ad intelligentiam rerum,  
quæ mente noscuntur.  
Michaelis Ephesii  
scholia in IIII libros Aristotelis de Partibus animantium.*

*e Medicea bibliotheca.*

Florentiæ MDXLIII

Sur une page de titre où ne se trouvent ni le nom de l'humaniste, ni celui de l'imprimeur s'affiche le responsable symbolique et politique de l'œuvre : le grand-duc de Médicis, qui a mis à disposition sa bibliothèque tout entière pour l'utilité publique. Vettori le précise dans l'épître dédicatoire qui suit, adressée au même Côme I<sup>er</sup> de Médicis<sup>13</sup>. L'année précédente déjà, dans l'édition de l'*Éthique à Nicomaque*, il le félicitait pour ses achats de livres<sup>14</sup>.

Pourquoi éditer un livre ? Les conditions techniques, matérielles, économiques sont bien souvent le facteur déterminant. Pourquoi rééditer les œuvres complètes de Cicéron à Venise en 1533 ? Parce qu'on sait qu'il n'y en a plus à vendre dans la ville, et c'est pourquoi les Giunti d'un côté, la maison Manuce de l'autre (qui rouvre cette année là après quatre ans de quasi-fermeture), se lancent dans l'aventure<sup>15</sup>. Seuls les Giunti la porteront à terme, en publiant quatre volumes en 1536, non sans bien des obstacles.

Pourquoi imprimer en volume séparé le *Lysis* de Platon à l'automne 1551<sup>16</sup> ? Pour le mettre à la disposition des étudiants car le texte a été mis au programme par le professeur de grec ou d'éloquence. Dans ces cas là, c'est le professeur lui-même qui fournit le texte à imprimer, sans l'avoir vraiment corrigé, c'est à dire sans avoir établi une édition à partir des témoins existants : c'est un travail qu'il fera tout au long de l'année avec ses étudiants<sup>17</sup>. Dans d'autres cas, l'imprimeur copie simplement une

---

<sup>13</sup> « *Instituit ueteres scriptores, a maioribus suis summa diligentia conquisitos, magnisque sumptibus e Græciæ ruinis, incendiisque sæuissimi belli ereptos, diuulgare, atque ita commodis studiosorum, memoriæque doctorum uirorum consulere, qui laboribus suis, ingeniique excellentia posteris prodesse uoluerunt, et in his curis, studiisque aetatem omnem consumpserunt : iniquo autem fato diu usi in tenebris latuere, ac quemadmodum ipsi uariis casibus expositi fuere, ita fructus nullos cupidis ingeniarum Artium, aut paruos admodum tulere* ».

<sup>14</sup> Ἀριστοτέλους Ἠθικῶν Νικομαχείων βιβλία δέκα, *Aristotelis De moribus ad Nicomachum filium libri decem*, Florentiæ, apud Iunctas, 1547, 4°, épître au lecteur. Voir Domenico Moreni, *Continuazione delle memorie istoriche dell'Ambrosiana imperial biblioteca di S. Lorenzo di Firenze dalla erezione della chiesa presente a tutto il regno Mediceo*, tomo I, Firenze, presso Francesco Daddi, 1816, p. 265-268.

<sup>15</sup> Cette période houleuse de l'histoire de la maison Manuce a été étudiée en détail par Annaclara Cataldi Palau, qui a utilisé toutes les sources disponibles : Annaclara Cataldi Palau, *Gian Francesco d'Asola e la tipografia aldina : la vita, le edizioni, la biblioteca dell'Asolano*, Gênes, Sagep, 1998. Voir aussi R. Mouren, « L'auteur, l'imprimeur et les autres : éditer les œuvres complètes de Cicéron (1533-1540) », dans *Écrivain et imprimeur*, dir. Alain Riffaud, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 123-146. L'étude présentée ici s'appuyant sur des recherches précédentes, on se permettra de citer ces dernières autant que de besoin.

<sup>16</sup> Λύσις ἢ περὶ φιλίας μαιευτικὸς, τὰ τοῦ διαλόγου πρόσωπα, Florentiæ, [apud Iunctas], 1551.

<sup>17</sup> Un autre cas a été étudié, celui de la première édition du *De elocutione* du pseudo-Demetrios de Phalère : R. Mouren, « Le photocopillage au temps de l'imprimerie artisanale : Piero Vettori, Bernardo

édition précédente ou un manuscrit dont il peut disposer.

Entre les aspirations scientifiques et les contingences financières, on imagine bien qu'il n'y avait pas toujours convergence, et des correspondances nous font connaître certains désaccords entre l'auteur et l'imprimeur. Ainsi en est-il entre Piero Vettori et Lorenzo Torrentino, de son vrai nom Laurens Lenaerts van der Beke ; cet imprimeur originaire du Brabant était installé à Bologne et Côme l<sup>er</sup> le fit venir à Florence au moment où se préparait une entreprise de prestige s'il en est, celle de l'édition du manuscrit pisan des *Pandectes*. Bernardo Giunti, le principal imprimeur florentin, avait refusé le contrat de cette édition<sup>18</sup>. Le puissant Lelio Torelli, conseiller du duc de Toscane, avait dû trouver un imprimeur hors de Florence ; il fit donc venir Torrentino à Florence et le fit nommer imprimeur ducal. Le contrat fut signé en 1547 et les *Pandectes* furent imprimés en 1553. Des caractères grecs furent gravés en 1551 pour les citations grecques du recueil de Justinien<sup>19</sup>. Un imprimeur inoccupé, des fontes grecques neuves : on crut bon de confier à Torrentino en 1551 l'édition des œuvres subsistantes de Clément d'Alexandrie, préparée à partir d'un manuscrit de la bibliothèque alors privée des Médicis qui transmettait des textes encore inédits. Un beau livre sortit de ses presses<sup>20</sup>, certes, non sans que l'imprimeur ait beaucoup traîné à le terminer, du moins au gré de l'auteur ; et Torrentino refusa désormais d'imprimer des livres grecs, qui ne lui semblaient pas source de profit. Voici comment Vettori présente le tableau de la situation florentine à son ami allemand Joachim Camerarius :

Ce que j'ai fait, j'ai toujours eu de grandes difficultés à le faire, non pas parce qu'il ne reste rien qui, porté à la lumière, ne serait, je pense, agréable aux érudits : mais parce que nos typographes, qui sont peu nombreux, et vains, et tourmentés de toutes parts par les difficultés du temps, renâclent à se laisser conduire à éditer les auteurs anciens, et surtout les Grecs. Ils sont en effet esclaves du profit, et recherchent le bénéfice immédiat. J'ai jadis employé tous les artifices avec Torrentino, pour pousser l'homme à imprimer Clément d'Alexandrie, ce qu'il fit avec peine et lentement, interrompant souvent l'ouvrage, en sorte que j'ai désespéré plus d'une fois d'en voir jamais l'achèvement. Mais quand par la suite j'ai entrepris de le persuader de s'appliquer à imprimer d'autres auteurs grecs, je n'ai jamais pu obtenir ce que je voulais. Bien plus, ayant mis beaucoup de diligence auparavant à corriger les pièces d'Eschyle (...), alors que j'avais fait cela, en ayant beaucoup travaillé, pour l'utilité commune, il refusa aussi d'imprimer ce petit volume<sup>21</sup>.

Torrentino n'accepta en effet par la suite de publier que les *Variæ lectiones* de Vet-

---

Giunti et le traité *Du style* », dans F. Barbier, dir., *Le Berceau du livre : autour des incunables. Études et essais offerts au professeur Pierre Aquilon par ses élèves, ses collègues et ses amis*, dans *Revue française d'histoire du livre*, 118-121, 2003, p. 409-420.

<sup>18</sup> *Le Pandette di Giustignano : storia e fortuna della « littera florentina »*, exposition, biblioteca Medicea laurenziana, 24 giugno-31 agosto 1983, éd. Enrico Spagnesi, Florence, L. S. Olschki, 1983, p. 78-79.

<sup>19</sup> Le contrat pour la création d'une fonte est conservé à Florence, Archivio di Stato, *Bigallo*, filza 618, inserto 19 (cité par Leandro Perini, « Editori e potere in Italia dalla fine del secolo XV all'Unità », dans Corrado Vivanti éd., *Storia d'Italia, annali 4 : intellettuali e potere*, Turin, Einaudi, 1981).

<sup>20</sup> *Κλήμεντος Ἀλεξανδρείου τὰ εὐρισκόμενα ἅπαντα, ex bibliotheca Medicea*, [cudebat Florentiæ Laurentius Torrentinus], 1550, 2°.

<sup>21</sup> P. Vettori à Joachim Camerarius, Florence, 14 juillet [s.a.], éd. *Petri Victorii epistolarum ad Germanos missarum libri tres, nunc primum editi ab Joanne Caselio*, Rostochii, excudebat Jacobus Lucius, 1577, 4°, p. 16-19.

tori, destinées, comme il le savait sans doute, à un grand succès, et resta loin des livres grecs<sup>22</sup>.

## Comment faire un livre

Les questions que se pose l'historien ou le littéraire cherchant à étudier ces éditions humanistes sont très nombreuses. Comment préparer au mieux une édition scientifique ? Que fait l'humaniste, le philologue, pour mener à bien son édition ? Quelle vision a-t-il des témoins dont il a connaissance ? Comment les qualifie-t-il ? « *vetus* » ou « *antiquissimus codex* », écrit en « *litteris longobardis* »...<sup>23</sup> Comment évolue à cette époque l'étude des manuscrits, de la paléographie, de la corruption des copies pendant les vingt siècles qui séparent déjà la Renaissance de la rédaction des tragédies grecques ? Il s'agit d'étudier le travail mené sur l'auteur ancien, par l'auteur moderne qui crée ainsi un nouveau livre : par le biais de l'étude des traductions et des commentaires<sup>24</sup>, en établissant les apparats critiques (c'est à dire en détaillant, à partir du texte imprimé, les étapes de sa préparation)<sup>25</sup>, ou bien encore à s'attachant aux rares traités écrits sur le sujet à cette époque, comme le manuel pratique à l'usage du lecteur de Francesco Robortello. Édité en 1557, le traité *De arte siue ratione corrigendi antiquos libros disputatio* donne en effet une liste des types d'erreurs de copie que l'on peut trouver dans les manuscrits<sup>26</sup>.

Répondre à la question « comment faire un livre » revient souvent à identifier les conditions dans lesquelles l'auteur a travaillé, les aides qu'il a reçues, les intermédiaires qui, à chaque étape, lui ont permis de mener son travail à bien. Éditer un livre, surtout s'il est complexe, c'est bien souvent, à l'époque comme aujourd'hui, un travail d'équipe. Identifier les participants permet bien entendu de mieux comprendre la genèse et l'histoire de ce livre, ou bien de mieux connaître le travail de cet auteur, mais offre aussi une porte d'entrée exceptionnelle vers l'histoire de la culture, car elle nous fait pénétrer au cœur de la république des lettres : de ses préoccupations, de son mode de fonctionnement, de ses relations (de maître à élève, d'égal à égal, de prince puissant à simple professeur) et de leur mode de mise en œuvre. Connaître les réseaux sociaux qui, par leur existence, permettent à un projet de livre d'être réalisé, apporte de très nombreux indices pour répondre à d'autres questions : s'il s'agit de l'édition d'un auteur antique, de quels manuscrits a disposé l'auteur ? Comment

<sup>22</sup> *Petri Victorii Variarum lectionum libri XXV*, Florentiæ, excudebat Laurentius Torrentinus, 1553, Cum Summi Pontif. & Cosmi Medicis Florent. Ducis II. Privilegio, 2°.

<sup>23</sup> Voir l'étude de Silvia Rizzo, malheureusement centrée essentiellement sur le siècle précédent : *Il lessico filologico degli umanisti*, Rome, ed. di storia e letteratura, 1984 (Sussidi eruditi, 26).

<sup>24</sup> Lucia Gualdo-Rosa, « Le traduzioni dal greco nella prima metà del '400 : alle radici del classicismo europeo », dans *Hommages à Henry Bardon (...)*, éd. M. Renard et P. Laurens, Bruxelles, Latomus, 1985 (Collection Latomus, 187), p. 181-187.

<sup>25</sup> Comme cela a été fait pour l'édition d'Eschyle parue à Genève chez Henri Estienne en 1557 : R. Mouren, *Une édition de texte classique au XVI<sup>e</sup> siècle : Piero Vettori, Henri Estienne et Eschyle (1557)*, Thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, Paris, École des chartes, 1994.

<sup>26</sup> *Francisci Robortelli Vtinensis De conuenientia supputationis Liuianae Ann. cum marmoribus Rom. quae in Capitolio sunt. Eiusdem De arte, siue ratione corrigendi veteres authores, disputatio. Eiusdem Emendationum libri duo*, Patauii, apud Innocentium Olmum, 1557.

se les est-il procurés ? Comment a-t-il connu leur existence ? Comment en a-t-il obtenu le prêt, la copie, la collation ? Comment est reçu ce livre, à sa sortie mais parfois même avant aussi ?

Quels réseaux sont à l'œuvre autour de l'auteur, mais aussi autour de l'imprimeur, pour mener à bien l'édition ? Quelques cas ont été particulièrement bien étudiés, comme celui d'Alde Manuce, l'imprimeur de Venise qui a su s'entourer de nombreux humanistes grecs, italiens et même étrangers pour l'aider à préparer ses livres, ou l'imprimeur Froben travaillant avec Érasme. D'autres imprimeurs ayant mis en œuvre des organisations du même type sont en cours d'étude, comme Josse Bade à Paris<sup>27</sup>. Prenons quelques exemples d'organisation complexe mise en place, non plus autour de l'imprimeur, mais autour de l'humaniste :

En 1540, l'humaniste italien Piero Vettori, professeur depuis trois ans, qui vient de se charger, en guise de premier livre, de mener à bien l'édition complète des œuvres de Cicéron, est accusé par Paul Manuce d'avoir, dans son édition des *Lettres familières*, montré le plus grand mépris pour sa propre édition du texte, sortie en 1533 ; la réédition que sort Manuce critique l'édition de Vettori, qui veut alors répondre à son tour par la même voie, celle de l'écrit. Il projette donc d'éditer un petit volume de commentaires, appuyés sur les meilleurs manuscrits grâce auxquels il pourra conforter ses propres choix et réfuter ceux de Manuce. Comment trouver des manuscrits ? Cet épisode mobilise l'esprit national des érudits et des puissants Florentins. Le bras droit de Côme I<sup>er</sup> de Médicis comme les plus farouches partisans des Médicis réfugiés à Rome réunissent leurs forces pour l'aider au mieux. À Rome, ce sont les puissants *fuorusciti*, les Gaddi, qui mettent leur bibliothèque à sa disposition, qui le conseillent dans la marche à suivre (faut-il se défendre ou de pas répondre ?). À Florence, c'est le premier conseiller Francesco Campana qui suit le déroulement de l'affaire, conseille Vettori et peut-être aussi aide au financement de son livre, car il est destinataire de l'épître dédicatoire. Le livre est imprimé à Lyon, où les représentants d'une riche famille florentine, les Dei, suivent pas à pas l'imprimeur et surveillent son travail. Tous ensemble, ils offrent donc à Vettori la possibilité d'éditer ses *Posteriores castigationes* destinées à venger son honneur de philologue<sup>28</sup>.

En 1557 sort à Genève la réédition des tragédies d'Eschyle préparée par Vettori au début des années 1550. L'intérêt de cette édition tient au fait que Vettori a pu disposer de deux manuscrits jusqu'alors inconnus, qui lui ont permis d'ajouter plusieurs centaines de vers d'*Agamemnon* et des *Choéphores* qui manquaient aux éditions précédentes. Le premier de ces deux manuscrits, qui transmettent l'édition mise au point par Demetrios Triclinios au XIV<sup>e</sup> siècle, se trouvait à Florence, dans la bibliothèque privée de Médicis. Vettori put disposer du texte le plus important pour lui, *Agamemnon*, grâce à la copie qu'en fit pour lui un des auditeurs de ses cours,

<sup>27</sup> Sur lequel est en cours la thèse de doctorat de Louise Katz.

<sup>28</sup> *Posteriores Petri Victorii castigationes in Epistolas, quas uocant Familiares*, Luguduni [sic], apud Seb. Gryphium, 1541, 8°. Cet épisode a été étudié en détail dans R. Mouren, « Sébastien Gryphe et Piero Vettori : de la querelle des *Lettres familières* aux agronomes latins », dans *Quid novi ? Sébastien Gryphe à l'occasion du 450<sup>e</sup> anniversaire de sa mort*, dir. Raphaële Mouren, Villeurbanne, Presses de l'Enssib, 2008, p. 287-339.

pendant que lui-même, comme tous les ans, passait l'été dans sa propriété de campagne<sup>29</sup> ; son jeune collaborateur, Girolamo Mei, fit aussi pour lui la collation de l'autre manuscrit important qui se trouvait à Florence, le *Mediceus* du X<sup>e</sup> siècle, ainsi que des éditions précédentes, sur un exemplaire imprimé de l'édition publiée à Venise en 1552<sup>30</sup> ; le second manuscrit inconnu fut trouvé à Rome, grâce aux recherches menées par Guglielmo Sirleto, futur cardinal bibliothécaire du Vatican, et à l'attention portée jour après jour au projet par le cardinal Cervini, futur pape Marcel II. Le manuscrit, trouvé dans la bibliothèque Farnèse constituée par le pape Paul III, fit l'objet de collations, de comparaisons pour trouver les différences entre les textes, faites par Sirleto lui-même et envoyées à Vettori<sup>31</sup>.

Comme nombre de ses contemporains, Vettori a dû abandonner des projets d'édition. Il a cherché à faire imprimer les commentaires anciens aux poèmes d'Homère, dont il possédait la copie d'un témoin exceptionnel, le manuscrit Salviati<sup>32</sup>. N'ayant sans doute pas trouvé d'éditeur en Italie, il cherche à la faire imprimer à Paris, avec l'aide de son compatriote Bartolomeo Del Bene. Ce dernier, valet de chambre du roi Charles IX (Catherine de Médicis assurant alors la régence), fut chargé de parler de ce projet au chancelier Michel de l'Hospital. Celui-ci se montra intéressé, mais le 7 mars 1562, Del Bene, tout en promettant d'en parler à Vascosan, le grand imprimeur français, doutait fort de trouver un imprimeur. Effectivement, l'édit de Janvier avait été signé peu avant par le roi, le massacre de Wassy avait eu lieu huit jours plus tôt et le chancelier avait bien d'autres préoccupations. L'entreprise n'eut pas de suite<sup>33</sup>.

Il faut donc parfois disposer d'un allié puissant pour trouver un manuscrit et un imprimeur. L'érudit bibliothécaire et collectionneur Fulvio Orsini, protégé et serviteur des Farnèse, put bénéficier de l'aide directe du cardinal de Granvelle, vice-roi de Naples ; ce dernier lui permit à plusieurs reprises de faire imprimer des éditions de fragments d'auteurs anciens, sans doute moins enthousiasmants pour un imprimeur que des ouvrages destinés à une vente plus massive. L'imprimeur Christophe Plantin, installé à Anvers, jouissait grâce à Granvelle de l'exclusivité de l'édition des livres religieux à destination de l'Espagne ; l'insistance du cardinal permit d'obtenir de Philippe II qu'il lançât et finançât la bible polyglotte qui ferait la gloire de l'imprimeur français. Le cardinal pouvait donc lui imposer d'imprimer un petit bout de l'encyclopédie byzantine de Constantin Porphyrogénète, dont le manuscrit venait de se trouver en Espa-

<sup>29</sup> Eschyle, *Agamemnon*, Rome, Biblioteca nazionale centrale Vittorio Emanuele II, cod. gr. 5.

<sup>30</sup> Αἰσχύλου τραγωδίαί ἑπτὰ, *Aeschyli tragoediae septem, a Francisco Robortello Utinensi nunc primum ex manuscriptis libris ab infinitis erratis expurgatae, ac suis metris restitutae*, Venetiis, apud Gualterium Scottum, 1552, 8°, Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Res. A. gr. a. 5. On se permet de renvoyer à R. Mouren, *Une édition de texte classique au XVI<sup>e</sup> siècle...*, *op. cit.* et *ead.*, « L'identification d'écritures grecques dans un fonds humaniste : l'exemple de la bibliothèque de Piero Vettori », dans *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito, atti del V<sup>o</sup> colloquio internazionale di paleografia greca (Cremona, 4-10 ottobre 1998)*, éd. G. Prato, Florence, Gonnelli, 2000, p. 433-441 et pl. 1-11.

<sup>31</sup> Ces questions ont été étudiées à détail dans R. Mouren, *Une édition de texte classique au XVI<sup>e</sup> siècle...*, *op. cit.*

<sup>32</sup> Aujourd'hui Munich, Bayerische Staatsbibliothek, cod. graec. 16.

<sup>33</sup> Bartolomeo Del Bene à Piero Vettori, de la Cour de France, 7 mars 1562, British Library (BL), Add. ms. 10264, f. 16. Voir R. Mouren, « Les philologues et leurs éditeurs au XVI<sup>e</sup> siècle », dans *La memoria de los libros : estudios sobre la historia del escrito y de la lectura en Europa y America*, Salamanca, Instituto de historia del libro y de la lectura, 2004, t. 1, p. 495-507.

gne, ou bien un peu de Virgile, des notes sur Cicéron, des fragments de Festus ou d'historiens latins... Plus encore, le cardinal suivait de très près tous ces livres : il envoya lui-même un manuscrit de Virgile à Plantin, harcela littéralement ce dernier de lettres quand l'impression des livres prenait un peu de retard...<sup>34</sup>

Un des éléments importants de l'étude de l'édition humaniste s'est révélé être celui des relations entre l'auteur et l'imprimeur, du choix de l'un par l'autre et vice versa. Ce moment crucial, qui au fond va permettre, ou non, qu'un projet devienne un livre, n'était certainement pas plus facile à négocier qu'aujourd'hui, comme nous permet de le supposer le nombre de manuscrits inédits de cette époque décrits par *l'Iter italicum* de Paul Oskar Kristeller et les catalogues de nos bibliothèques<sup>35</sup>. Je n'ai pas le temps de m'y attarder ici mais c'est un aspect particulièrement important de la genèse d'un livre<sup>36</sup>.

### Un ou plusieurs auteurs ? Qui est auteur ?

Autre question centrale, le statut de l'éditeur scientifique des œuvres antiques. Aux yeux de l'imprimeur, l'humaniste est-il un auteur ? Doit-il être visible, être mis en avant ou se dissimuler derrière l'auteur dont il a préparé le texte ? Cette question, qui n'a pas intéressé jusqu'ici les spécialistes de l'histoire de l'humanisme et les historiens du livre, reste à étudier<sup>37</sup>. Quelques exemples illustreront la variété des situations et la complexité de la question.

Lorsque Sébastien Gryphe imprime en 1540 à Lyon les œuvres complètes de Cicéron, il se contente de reprendre l'édition très récente de Venise, composée du premier volume préparé par Andrea Navagero et des volumes suivants préparés par Piero Vettori. Or, que dit la page de titre du premier tome lyonnais ?

*M. T. Ciceronis, opera, ex Petri Victorii castigationibus, his accesserunt castigationum eiusdem Victorii explicationes, ac Joachimi Camerarii Pabenbergensis annotationes*, Lugduni, apud Seb. Gryphium, 1540.

Il n'y a pourtant aucun texte de Joachim Camerarius dans le livre. La page de titre, composée certainement par Gryphe lui-même, est sans doute le fruit d'une erreur, d'une modification du projet d'édition en cours de route, ou bien encore d'une

<sup>34</sup> Voir l'étude détaillée qui en a été faite : R. Mouren, « La redécouverte des fragments de Denys et les premières éditions du *De legationibus* », dans *Fragments d'historiens grecs : autour de Denys d'Halicarnasse*, dir. Sylvie Pittia, Rome, École française de Rome, 2002 (Collection de l'École française de Rome, 298), p. 27-84.

<sup>35</sup> Paul Oskar Kristeller, éd. *Iter Italicum [accedunt alia itineraria] : a finding list of uncatalogued or incompletely catalogued humanistic manuscripts of the Renaissance in Italian and other libraries*, 6 vol. et 3 vol. d'index, Londres, The Warburg Institute, Leyde, E. J. Brill, 1963-1997 ; éd. CD-ROM, *ibid.* ; édition électronique <<http://www.itergateway.org/resources>>.

<sup>36</sup> On se permet de renvoyer à deux études détaillées des rapports entre l'imprimeur et l'auteur, l'une consacrée à l'édition de Cicéron parue chez les imprimeurs Giunti à Venise en 1536, la seconde, à la collaboration entre Piero Vettori et Sébastien Gryphe à Lyon, déjà citées n. XX et n. XX.

<sup>37</sup> Ainsi l'humaniste est peu présent dans les chapitres du récent livre collectif *L'auteur à la Renaissance*, éd. Rosanna Gorriss Camos et Alexandre Vanautgaerden, Turnhout, Brepols – Musée de la maison d'Érasme – Gruppo di studio sul Cinquecento francese, 2009 (Nugae humanisticae, 9), et sa place d'auteur n'est pas envisagée.

décision prise en toute connaissance de cause pour attirer le chaland : on préfère alors le nom d'un humaniste édité à Bâle à celui d'un Italien inconnu...

Henri Estienne, lui, qui commence sa carrière d'imprimeur en 1557 à Genève, a une position affirmée : sur les cinq livres qu'il édite cette année-là, il prend soin d'indiquer au titre le nom du traducteur ou des annotateurs (dont il fait généralement lui-même partie) ; mais rien n'indique sur la page de titre qui a préparé les éditions d'Athenagoras, Maxime de Tyr et Aristote ; le seul nom d'éditeur scientifique qu'il choisit d'indiquer est celui de Piero Vettori, sur l'édition d'Eschyle que nous avons déjà citée.

En revanche, nous avons vu que l'entreprise médicéenne d'édition des manuscrits de la bibliothèque du grand-duc se passait très bien du nom de l'humaniste grâce à qui le livre voyait le jour, même s'il était professeur au *Studio*, membre de l'Académie florentine et même du Sénat, très bientôt ambassadeur envoyé pour mener l'obédience au futur Pape Jules III...

La coautorialité est un sujet arpenté en ce moment, en particulier par les littéraires. C'était ainsi l'objet d'un colloque organisé en 2007 à Grenoble par Martine Furno, professeur de littérature latine à l'Université Stendhal et chercheur associé du centre Naudé, colloque qui a été édité dans la collection de l'Institut d'histoire du livre<sup>38</sup> ; c'est le thème d'un séminaire de recherche qui continue la réflexion lancée par ce colloque depuis deux ans à l'enssib et qui donnera lieu à une publication dès l'an prochain... C'est un sujet qui a fait l'actualité à Lyon récemment, à propos de Louise Labé. Dans ce cadre, il est important de relever l'importance de plus en plus grande donnée à l'imprimeur en tant qu'auteur. Bien entendu, les préfaces, terme généralement employé pour désigner de manière abusive les diverses adresses, épîtres adressées à une personne en particulier ou à un lecteur générique, sont utilisées depuis toujours dans l'histoire du livre et dans l'histoire des textes. Exemple déjà anciens, celui de l'utilisation qu'en fait Antoine-Auguste Renouard dans ses recueils d'Annales – utilisation parfois aléatoire<sup>39</sup>. On peut se souvenir aussi de Beriah Bodfield, éditant en 1861 le *Prefaces to the first editions of the Greek and Roman classics and the Sacred Scriptures*<sup>40</sup>. Aujourd'hui, ces textes ne sont plus utilisés seulement comme source pour l'historien, mais pour elles-mêmes, en particulier dans une vision de l'imprimeur comme auteur. Il faut souligner ici encore une fois l'apport des études littéraires dans ce domaine : ainsi du projet lancé par Michel Jourde, qui enseigne la littérature du XVI<sup>e</sup> siècle à l'École normale supérieure de Lyon, et qui a entrepris une étude littéraire des textes écrits ou censément écrits par le grand imprimeur lyonnais Jean de Tournes dans ses livres. Un autre projet en

<sup>38</sup> *Qui écrit ? Figures de l'auteur et poids des co-élaborateurs du texte de la fin du manuscrit à la Révolution*, actes du colloque de Grenoble, novembre 2006, réunis par Martine Furno, Lyon, Presses de l'ENS-LSH, 2009 (Métamorphoses du livre).

<sup>39</sup> Antoine-Augustin Renouard, *Annales de l'imprimerie des Alde, ou Histoire des trois Manuce et de leurs éditions*, par Ant.-Aug. Renouard, 3 vol., Paris, l'auteur, 1803-1812 ; *Annales de l'imprimerie des Estienne, ou Histoire de la famille des Estienne et de ses éditions*, par Ant.-Aug. Renouard..., 2 vol., Paris, J. Renouard, 1837-1838.

<sup>40</sup> Beriah Botfield, *Prefaces to the first editions of the Greek and Roman classics and the Sacred Scriptures*, London, Henry George Bohn, 1861 ; édition latine la même année : *Praefationes et epistolae editionibus principibus auctorum Veterum praepositae*, Cantabrigiae, E. Prelo Academico, 1861. Il a aussi édité une étude de ces préfaces : *Some Remarks on the prefaces to the first editions of the classics*, London, 1850.

cours consiste dans l'édition traduite et commentée des préfaces signées par Sébastien Gryphe, autre grand imprimeur lyonnais<sup>41</sup>.

Allons plus loin : si l'on parle de l'imprimeur comme auteur, on doit se pencher alors sur des expressions dont on ne sait pas si elles reflètent la réalité : c'est le cas de l'expression « imprimeur humaniste ». Pour le XVI<sup>e</sup> siècle, « humaniste » doit être pris au sens propre : il s'agit de l'*umanista*, le spécialiste des Belles-Lettres qu'il enseigne. L'étude des écrits des imprimeurs est un des moyens de s'interroger sur le savoir, les compétences et le travail réel d'un imprimeur-libraire sur les livres qui sortent de ses presses, ou qui sont imprimés par lui pour un autre éditeur. *Quid* d'Henri II Estienne, excellent helléniste mais peu respectueux du travail d'autrui ? Il s'agit d'un imprimeur-libraire atypique, mais la question se pose aussi pour nombre d'autres imprimeurs. Un imprimeur ami d'humanistes, faisant travailler pour lui des humanistes, en est-il un lui-même ? Pour le savoir, il nous faut lire de très près le paratexte dont il est l'auteur, mais voir aussi si certains de ses livres ont été préparés par lui seul, en étudier le contenu en somme comme pour les autres auteurs et collaborateurs identifiés du livre...<sup>42</sup>

L'auteur, dans le livre imprimé du XVI<sup>e</sup> siècle, est rarement unique, et il est rarement aisé de répondre à des questions comme : qui a écrit le texte ? Qui l'a corrigé ? Qui a écrit le paratexte, l'épître dédicatoire signée ou anonyme, la postface, le petit texte qui précède l'index ? Qui a fait en sorte qu'il passe de l'état de simple idée à une réalisation aboutie ?

On le voit, ce domaine de la question de l'auteur, même restreinte à l'édition savante et au travail strict des « humanistes », doit être abordé de multiples façons. La question ne peut être étudiée que si l'on utilise les apports de plusieurs disciplines ; enfin, les recherches les plus récentes, ou en cours, approfondissent en ce moment même le domaine et donneront certainement lieu à de fructueux résultats.

Mai 2010

---

<sup>41</sup> Ce projet est mené par deux jeunes conservateurs de bibliothèque, par ailleurs doctorantes, Raphaële Bats et Coralie Miachon, l'édition est en préparation à Genève, chez Droz.

<sup>42</sup> Le dossier a été ouvert en 2009, à l'occasion du colloque coorganisé par l'École des chartes et le Centre d'études supérieures de la Renaissance : *Passeurs de textes : imprimeurs et libraires à l'âge de l'Humanisme*, dont les actes seront publiés en 2011. Voir aussi le catalogue de l'exposition organisée au même moment par la bibliothèque Sainte-Genève : *Passeurs de textes : catalogue de l'exposition*, bibliothèque Sainte-Genève, Turnhout, Brepols, 2009 (Nugæ, 11).